

32^e dimanche du temps ordinaire - Année B
Frère Giovanni Battista
1^{er} Livre des Rois 17, 10-16
Psaume 145
Lettre aux Hébreux 9, 24-28
Évangile selon saint Marc 12, 38-44
Église Saint-Gervais - Saint-Protais, Paris
10 novembre 2024

L'évangile de ce dimanche est peut-être parmi les évangiles les plus extrêmes, les plus radicaux que la liturgie nous offre. À chaque page du Nouveau Testament, nous pouvons méditer des enseignements exigeants, ou rencontrer des exemples qui nous stimulent, nous encouragent, nous poussent à les imiter. Mais dans la scène que le texte d'aujourd'hui nous propose, on remarque une chose curieuse : le don total que la veuve pauvre fait d'elle-même, donnant au trésor du Temple tout ce qu'elle avait pour vivre, Jésus n'invite pas ses disciples ou ses auditeurs à l'imiter, comme il l'avait fait à d'autres occasions. Il n'y a aucune obligation, aucune exhortation à l'imiter, seulement l'invitation à la regarder, à la contempler, à nous laisser surprendre et, en même temps, secouer par un tel témoignage.

Je pense qu'avant de pénétrer davantage dans cet évangile il faut avoir bien clairement à l'esprit que la relation à Dieu n'est pas faite que d'obligations, de commandements, de préceptes. Des commandements il y en a, bien sûr, mais n'oublions pas que leur rôle n'est que d'être des points de départ pour notre chemin ; ils ne nous indiquent, en quelque sorte, que la base de notre relation à Dieu.

Mais ce que cette veuve nous apprend, c'est que la vraie et la pleine liberté, nous ne pourrions la trouver que lorsque nous entrerons dans cette gratuité qui se manifeste dans la totalité du don de nous-mêmes. Voilà pourquoi Jésus ne peut pas ici nous inviter à imiter cette veuve en nous encourageant à vider nos comptes courants au profit des pauvres de notre ville ou d'œuvres caritatives. Car ce n'est pas l'acte de générosité en tant que tel qui nous sauve, mais plutôt l'attitude de notre cœur. Aujourd'hui, face à cette scène inatteignable, nous pouvons (et c'est déjà beaucoup) essayer de nous laisser interroger par le geste excessif de cette veuve, qui avait attiré le regard de Jésus car il avait sans doute saisi une similitude avec le don de lui-même sur la Croix, qui était désormais imminent.

Que contempler dans cette scène ?

J'attire votre attention sur deux éléments :

1. Jésus est peut-être le seul, parmi tous ceux qui sont dans le Temple, à saisir et à valoriser cette scène qui, autrement, était assez insignifiante. Qui remarquait une veuve, si pauvre de plus ? Qui lui prêtait attention ? Probablement personne, mais Jésus le fait. Et là c'est un premier point important. Dans une époque comme la nôtre où, soit par souci de juste transparence, soit par soif insatiable de vaine gloire, on essaye à tout prix, d'un côté de montrer à tous ce que l'on fait, et d'un autre côté de bien cacher ce dont on ne souhaite pas la révélation, ce regard discret mais attentif du Seigneur nous ramène à la vraie liberté intérieure. Cette veuve savait bien que son offrande n'était pas grand-chose ; mais elle savait aussi que, concrètement, c'était tout ce qu'elle possédait ; et sans doute, dans son cœur, elle avait la certitude que Dieu comprendrait et aimerait ce geste sobre, mais total.

Voilà la certitude intérieure qui ouvre nos cœurs à la vraie liberté : **retrouver la joie de faire les choses pour le Seigneur**. La modestie de ce geste de la veuve nous rappelle que le regard aimant du Seigneur sait tout voir, et que si nous n'apprenons pas à vivre dans ce regard d'amour et de bienveillance, le seul qui peut connaître en vérité, nous serons plus ou moins esclaves. Esclaves des autres et de ce qu'ils pensent, esclaves de nous-mêmes et de nos images, parfois idolâtriques, qui influencent, voire détournent nos discernements et nos choix ; alors que nous pouvons retrouver tant de beauté et de grâce dans ce regard du Seigneur ! Chacun vit du regard dans lequel il se place. Cela est une évidence pour cette veuve qui, tout en donnant objectivement très peu, est consciente qu'en réalité, elle est en train de tout donner, et cela suffit pour la rendre heureuse et pour nourrir sa confiance.

2. Mais la dialectique entre beaucoup ou peu, ou entre tout ou rien, n'est pas la seule qu'on peut relever dans cette page. Écoutons les paroles de Jésus : « *Cette pauvre veuve a mis dans le Trésor plus que tous les autres. Car tous, ils ont pris sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur son indigence : elle a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre* ».

Voilà ce qui touche le cœur de Jésus plus que la quantité objective du don : c'est que donner ce qui est superflu, même s'il s'agit d'un superflu précieux, finalement reste un don qui n'engage pas notre personne, qui pourrait même nous laisser assez indifférents intérieurement ; alors que donner l'essentiel de notre vie exprime véritablement le don de nous-mêmes. Cet aspect n'est pas négligeable.

Permettons-nous au Seigneur d'entrer dans notre vie dans le domaine du superflu ou de l'essentiel ? Voilà la question de fond. Comme je le disais tout à l'heure, Jésus n'oblige pas ses disciples (nous non plus) à donner toutes leurs ressources à des œuvres caritatives, quoique l'enseignement de l'Écriture et celui de la Tradition affirment de façon unanime la puissance sanctifiante que l'aumône peut exercer. Contempler cette veuve nous oblige à nous demander : Quels droits est-ce que j'accorde au Seigneur dans ma vie ? Est-ce que je lui permets d'entrer dans

ma vie dans le domaine du superflu ou de l'essentiel ? On peut vivre chrétieusement, du moins en apparence, tout en laissant le Seigneur à la porte de notre vie. Mais vivre en disciple de Jésus consiste à lui remettre cet essentiel qui nous fait vivre.

Chacun de nous a ces deux petites pièces de monnaie auxquelles il tient particulièrement ; chacun sait de quoi il s'agit : un travail, une relation légitime ou illégitime, une charge, une réputation, des biens concrets, et la liste pourrait être aussi longue que celle des désirs que notre cœur recèle. Eh bien, voilà l'essentiel qui doit, que nous soyons riches ou pauvres, être remis, livré au Seigneur. Non pas forcément pour qu'il soit perdu à jamais, mais pour que nous puissions accueillir, par cette remise de nous-mêmes, le don d'un cœur nouveau. Un cœur à qui, peut-être, le Seigneur confiera à nouveau ce bien qu'on lui a remis ; mais nous serons désormais capables de le recevoir dans la liberté, de mettre à profit ce bien pour aller vers la sainteté et donc vers notre véritable bonheur.

Tout ce qui, dans notre vie, n'est pas remis au Seigneur, même et surtout les bonnes choses, peut devenir occasion d'éloignement du chemin de la sainteté. C'est un principe certain de la vie spirituelle qui peut animer notre exode quotidien menant de l'esclavage à la liberté des enfants de Dieu.